Document généré le 11 oct. 2024 22:53

esse arts + opinions

Message personnel, Création Dans la Chambre, Montréal, du 19 au 30 mars 2013

Christian Saint-Pierre

Numéro 79, automne 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69771ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2013). Compte rendu de [*Message personnel,* Création Dans la Chambre, Montréal, du 19 au 30 mars 2013]. *esse arts + opinions*, (79), 76–76.

Droits d'auteur © Christian Saint-Pierre, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Création Dans la Chambre, *Combat*, tiré du spectacle *Message personnel*, 2013.
photo : J'D'M Photo

Message personnel

Création Dans la Chambre, Montréal, du 19 au 30 mars 2013

Le privé est politique. La formule de Simone de Beauvoir pourrait très bien être la devise de l'auteur et metteur en scène Félix-Antoine Boutin. En effet, le directeur artistique de la compagnie Création Dans la Chambre, diplômé de l'École nationale de théâtre en 2012, a placé la riche dialectique entre le privé et le politique, l'intime et le collectif, au cœur de sa démarche. Afin de renouveler le propos, Boutin est prêt à sortir des lieux de représentation traditionnels et à convier les disciplines les plus diverses, du ballet au karaoké.

Le prolifique créateur – à qui l'on doit aussi *Koalas* et *Le sacre du printemps* – présentait en mars dernier, dans son propre salon, un spectacle intitulé *Message personnel*. La pièce de théâtre à domicile s'adressait chaque soir à une dizaine d'esprits aventureux. Librement inspiré des *Larmes amères de Petra Von Kant*, l'œuvre de Fassbinder, le texte était livré en alternance par un tandem de femmes et d'hommes. Marie-Line Archambault et Juliane Desrosiers-Lavoie défendaient brillamment la version féminine. Drôle et tragique, un brin kitsch, bercée par Françoise Hardy et Nicole Croisille, la relation amour-haine qui unit les deux sœurs évoque à la fois *Les bonnes* de Genet, *Le grand cahier* de Kristof et les premiers films d'Ozon. Vous l'aurez compris, on se régale !

Le théâtre de chambre accueille un face-à-face chargé de mystère, de dérision et de poésie. Pour exister aux yeux des autres, les sœurs s'avèrent prêtes à tout. De la fillette à la femme, leur émancipation sera tellurique et cosmique, parfois dégradante, mais toujours haute en couleur. Dans cette série d'épreuves, il s'agira souvent de séduire. De plaire à sa sœur. De plaire à sa mère. De plaire à un homme. De plaire au spectateur, qu'on n'hésite d'ailleurs pas à interpeller par son nom. Puis, vient le moment de s'imposer : « Tu ne sembles pas très réceptif, pas très "reconnaissant" des efforts que je fais pour toi. Des honneurs que je te porte. Tu ne sembles pas accueillir la chose avec grandeur d'âme. Hé bien, je vais te l'enfoncer comme un poing dans la gorge, mon âme. »

Truffée de formules irrésistibles, mais surtout de saisissantes preuves de la fragilité psychique des protagonistes, la partition a de quoi rendre extatique le plus blasé des psychanalystes. Les comédiennes mordent dans les mots à belles dents, en plus de jouer très habilement de leur proximité avec le spectateur. Nous sommes chez elles, dans leur salon, sur leur territoire, cela ne fait pas de doute. S'il arrive à pareil résultat avec des moyens financiers quasi inexistants, on n'ose pas imaginer ce que Boutin va nous pondre dans le futur.

[Christian Saint-Pierre]

Théâtre Péril, *L'homme atlantique (et La maladie de la mort)*, 2013.
photo : Yan Turcotte

L'homme atlantique (et La maladie de la mort)

Théâtre Péril, Montréal, Festival TransAmériques, du 31 mai au 2 juin 2013

Directeur artistique du Théâtre Péril, mais aussi créateur associé à Recto-Verso et codirecteur artistique du Théâtre Blanc, Christian Lapointe a le don d'affronter les dramaturgies vertigineusement poétiques qui effraient la plupart des metteurs en scène de sa génération. Sur les écritures denses, symbolistes ou énigmatiques, l'homme de théâtre se fait un devoir de jeter ses lumières. Après des incursions mémorables chez William Butler Yeats et Villiers de L'Isle-Adam, le voilà – enfin ! – chez Marguerite Duras. La création de *L'homme atlantique (et La maladie de la mort)* a eu lieu l'été dernier au Festival TransAmériques.

Voix hors champ. Plans fixes. Regards qui portent. Splendeur des paysages. Mystique des gestes. Il est dans la plupart des œuvres littéraires de Duras une indéniable teneur cinématographique. C'est encore plus vrai en ce qui concerne *L'homme atlantique*, ni plus ni moins que la transcription de la bande-son du dernier film réalisé par l'écrivaine. C'est le récit d'un deuil amoureux, une adresse à l'autre, mais aussi, et peut-être même surtout, une émouvante représentation de ce que le 7e art autorise et interdit. Dans *La maladie de la mort*, une prostituée et son client, une femme et un homme aux antipodes, du moins en apparence, parlent d'amour et de désir, se mettent mutuellement à l'épreuve.

Heureuse idée que celle de juxtaposer ces deux textes écrits à la suite d'un séjour que fit l'écrivaine à Montréal en 1981 et qui sont fort probablement inspirés par la même grande et terrible histoire d'amour qui lia Duras à Yann Andréa pendant les 16 dernières années de sa vie. Sous la tutelle de l'auteure-cinéaste, campée par Marie-Thérèse Fortin, c'est l'impossible dialogue d'un seul et même couple – incarné par Jean Alibert et Anne-Marie Cadieux – qui se déploie dans toute sa magnificence. Les mouvements du cœur se donnent à voir et à entendre, souvent, aussi, à deviner, au sein d'un dispositif beau et ingénieux, un plateau de cinéma fantasmé par le metteur en scène et sa précieuse équipe de concepteurs.

Il faut voir comment le spectacle nous entraîne de l'intimité à l'immensité, du boudoir à l'océan, de la chambre noire au grand écran. Étonnant comme leur histoire en vient à évoquer peu à peu la nôtre. C'est que Lapointe prolonge ici – tout comme dans *Outrage au public*, qu'il offrait à l'occasion du même FTA – son obsession pour la place du spectateur au sein de la représentation théâtrale. Notre image, nos faits et gestes, voilà bien un artefact dont le créateur ne saurait se priver. Surveillance et voyeurisme, doublage et dédoublement, mise en scène de soi et mise en abyme ; le premier rendez-vous entre Lapointe et Duras donne autant de matière à réflexion qu'à contemplation. Vivement la suite.

[Christian Saint-Pierre]